

Invitation au bal d'Aquin

Martin Biais, *L'Autre Thomas d'Aquin*, Montréal, Boréal, 1990, 316 pages.

Francine Gagnon

Volume 32, numéro 5 (191), octobre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, F. (1990). Compte rendu de [Invitation au bal d'Aquin / Martin Biais, *L'Autre Thomas d'Aquin*, Montréal, Boréal, 1990, 316 pages.] *Liberté*, 32(5), 144–149.

ESSAI

FRANCINE GAGNON

INVITATION AU BAL D'AQUIN

Martin Blais, L'Autre Thomas d'Aquin, Montréal, Boréal, 1990, 316 pages.

Ce «bœuf», comme on l'appelait, et qui est le seul philosophe, pardonnez l'irrévérence, à marcher véritablement et d'un pas assuré sur «le plancher des vaches», me paraissait un peu jongleur.

Berthelot Brunet, *Revue Dominicaine*, mars 1943.

Dans les dédales aveugles que tout enseignement recèle dans son élaboration indéfinie, la figure de Thomas d'Aquin occupe une trajectoire pour le moins elliptique... Il refait surface une fois de plus avec Martin Blais qui aurait découvert *L'Autre Thomas d'Aquin*. En effet, le savant docteur, si on sait bien le lire, serait en mesure de cautériser les plaies et traumatismes d'une éducation tatillonne alors que l'hypocrisie sexuelle et religieuse serrait l'écrou sur les conduites en état d'ébauche. Or, selon Blais, du texte même émane la solution d'Aquin. Il suffisait simplement de mélanger un chapitre biographique, «Le grand bœuf muet de Sicile», avec quatre autres parties aux titres quelque peu épicés: «Les causes des nausées», «Il y a le corps aussi», «N'obéir qu'à soi» et «Le pouvoir vient de Dieu: le sexe aussi». Sans parler de guérison, on peut espérer que — l'asepsie aidant — l'on pourra effacer les stigmates de toute

une société, jadis gardée sous anesthésie locale, processus amenant à brève échéance la stérilisation mentale.

Le retournement de perspective nous apparaît d'autant plus brutal que l'effet de sidération continue de s'inscrire en douce, à l'antienne, sous des dehors pseudo-laïques. Il suffit de lire les propos de Guy Brouillet dans *L'Analyste* ou encore ceux de Fernand Dumont, Benoît Lacroix et co-religionnaires, lesquels voudraient bien que le Québec préserve cette image de pureté exemplaire: un douxereux moyen âge où l'esprit de clocher perd son nom en devenant l'esprit communautaire. Bref, on ne s'autorise plus du discours théologique, un tantinet béotien, mais bien des analyses sociographiques, davantage au goût du jour. D'ailleurs, Martin Blais souscrit à cette démarche puisqu'il fait intervenir des auteurs tels que Jean Rostand, Albert Jacquard ou encore Arthur Koestler, la caution scientifique apportant ce léger supplément à l'*anatomie d'une société saine*.

Qu'apprenons-nous (que nous ne savions déjà)? D'abord que pour Aquin, contrairement à la tradition platonicienne et augustinienne, «Nul ne peut vivre sans plaisir corporel et sensible», là où un Marc Aurèle, sur la chose, déclarait: «L'accouplement [...] est le frottement d'un boyau et l'éjaculation, avec un certain spasme, d'un peu de morve». En d'autres mots, dicit Joyce, «malgré son intellect, saint Thomas n'était pas autre chose qu'un brave compère de moine» (*Dedalus*, 1916).

Autre révélation: la conscience de ce qui convient à l'être humain est l'ultime tribunal qui nous fournisse des armes pour lutter contre «le protocole de l'obéissance aveugle», selon l'expression de Gilles Leclerc dans le (mordant) *Journal d'un inquisiteur*. Aussi est-il préférable, selon Aquin, de «s'abstenir de la fornication», à moins bien entendu que celle-ci ne représente un bien pour l'individu qui en fait son terrain d'élection. Fulgurant, n'est-ce pas?

La pléthore théorique du Moyen Âge a de quoi être qualifiée

d'inépuisable [...] Rien ne figure mieux cet âge que la métaphore de la lumière dont le propre est de se dilater, de se propager, de rayonner et de réchauffer. (L'autre Aquin (Hubert), L'Antiphonaire, p. 84)

Je ne sais s'il faut invoquer ici l'effet de serre, mais Martin Blais, dans un livre précédent (*L'Échelle des valeurs humaines*, 1980), rapporte le passage suivant tiré du *Dimanche-Matin*: «95% des jeunes femmes de 19 à 22 ans auront, en 1944, des relations sexuelles prémaritales, ce qui en tout état de cause aura pour effet de faire disparaître la notion de virginité. La proportion de 95% est en effet considérée comme un maximum, compte tenu des homosexuelles, des handicapées, des malchanceuses, etc.» Si l'auteur ne parie ni pour ni contre cette prédiction, il ajoute: «[...] la pression du milieu peut chasser le naturel, mais il revient toujours». Comme on approche de la date fatidique, espérons que les quelques vierges incendiaires sauront préserver les attributs qui conviennent à leur nature. On ne sera donc pas étonné de retrouver dans le dernier cru de Martin Blais d'autres considérations à saveur rétrograde, en particulier en ce qui a trait à la pratique de l'avortement, qu'il juge criminelle, encore une fois en omettant les cas extrêmes, ici la malformation congénitale. Bien entendu, il a des conseillers notoires en la matière, nommément Aristote et Aquin.

Ce qui déconcerte à travers cette réhabilitation d'Aquin, davantage rabelaisien, c'est le peu de cas qui est fait, justement, de cette nième remise en circulation¹, la-

1. Pour comprendre les raisons institutionnelles qui ont ranimé le thomisme au Québec, lire absolument *Savoir et Pouvoir: Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e siècle*, de Pierre Thibault (P.U.L., 1972). On peut également trouver un extrait de la lettre encyclique du pape Léon XIII, dite *Aeterni Patris*, dans *L'Amérique française devant l'opinion étrangère*, de Robert Hébert (l'Hexagone, 1989, p. 137-142), ainsi que des filons bibliographiques aux articles «Léon XIII» et «Étienne Gilson».

quelle profite largement de la bonhomie de Chesterton, de l'humour taquin de Joyce et surtout des succès d'Umberto Eco, curieusement absent dans *L'Autre Thomas d'Aquin*. On songe ici bien sûr au *Nom de la Rose*, mais il faudrait ajouter la thèse d'Eco traduite en anglais, *The Aesthetics of Thomas Aquinas* (Harvard, 1988). Et encore *The Middle Ages of James Joyce* (Harvard, 1989). On trouve également un «Éloge de saint Thomas» dans *La Guerre du faux*, publié chez Grasset en 1985.

Si le moyen âge est lumineux, encore faut-il repérer ses sources de propagation et de réverbération. Et mesurer les épiphanies qui accompagnent sa diffusion. Raison suffisante pour souligner l'apport original du penseur catholique canadien Herbert Marshall McLuhan, lequel s'est inspiré de la méthode de l'Aquinate pour mener une étude éclairante sur l'esthétique de Joyce². Il observe même une perspective cubiste à l'œuvre chez Aquin, et ceci à travers: 1) les *objections* éparses, juxtaposées de façon abrupte; puis 2) le *sed contra*, ce majestueux cependant qui fait son apparition tel un fil d'Ariane; et enfin 3) le *respondeo dicendum* grâce auquel on émerge du labyrinthe, apothéose dramatique qui résout, à la manière d'une danse, les imbroglios suggérés par les objections de départ.

Du reste, McLuhan a appliqué cette même méthode pour scruter l'univers technologique. La prémisse étant la suivante: l'être est intrinsèquement analogique. Chaque chose est enveloppée de son individualité, bien que chacune partage avec les autres parcelles du cosmos (dans une proportion qu'il s'agit d'évaluer) l'acte d'exister. En d'autres mots, la nature n'a pas de dépotoirs, toute existence est un reflet de l'infinie perfection divine, une véritable théophanie. C'est pourquoi il a voulu négocier le virage technologique sur un mode esthétique, auquel cas l'indi-

2. «Joyce, Aquinas, and the Poetic Process», *Renascence*, vol. 4, n° 1, automne 1951, p. 3-11.

vidu serait en mesure d'intérioriser les nouveaux procédés, voire de manifester une sympathie puisque ce monde, en quelque sorte magique, incarne un ordre commun qu'il importe de décoder de façon à rendre la communication sinon salvatrice, du moins réalisable.

Si on peut succomber à la beauté, en revanche celle-ci doit sa contenance à trois conditions préalables: *integritas*, *proportio* et *claritas*. Si Blais s'en tient à une analyse qui relève du sensus communis, non sans quelque ironie (ex.: «les yeux de Sartre, s'ils eussent été droits, toute sa vie en aurait été changée»), McLuhan décèle les critères qui encadrent l'œuvre d'art, l'artiste s'effaçant devant les lois universelles, laissant pour ainsi dire l'objet irradier. Pour Joyce, qui traduit ces trois facteurs esthétiques par intégralité, harmonie et luminosité, la *claritas* «c'est, en scolastique, *quidditas*, l'identité de l'objet». Tintinnabulant entre les Anciens et les Modernes, Joyce sonde le corpus scolastique au delà des quolibets, autre façon de l'inscrire dans le temps retrouvé, ceci à même une dérive romantique qui n'a pas vieilli d'une ride. Autre façon au surplus de démystifier l'aura qui entoure ce penseur, de surcroît canonisé. Et de souligner également qu'il fut fortement influencé par le courant néoplatonicien. Du Stagirite à saint Denys l'Aréopagite, il y a une galaxie à explorer et des béatitudes à rencontrer *sub specie aeternitatis*. À cet égard, rappelons qu'au moyen âge il était impensable de citer ses contemporains. Thomas d'Aquin n'a pas échappé à cette règle, d'autant plus que la compilation de ses sources de travail — que ce soient les *reportationes* (notes de cours de l'époque), *tractatus*, compendiums, commentaires, florilèges, etc. — est toujours en cours, puisqu'il s'agit en somme de cartographier le connu et d'identifier l'inconnu. On sait que Thomas d'Aquin a puisé dans un réservoir encyclopédique depuis peu disponible, notamment chez Vincent de Beauvais, auteur d'un *Speculum Doctrinale, Historiale et Naturale*. Plus tard, on

trouve un ajout à l'œuvre de Beauvais, le *Speculum Morale*, qui à son tour emprunte largement à la *Summa Theologiae*.

*Ce qu'une balle de baseball craint le plus, c'est d'être achetée par un jongleur et faire carrière au music-hall.*³

Si Thomas d'Aquin est un jongleur, alors reconnaissons qu'il a beaucoup d'adresse(s). Quant à Martin Blais, s'il fait l'effort de tendre le filet de l'histoire aux abîmes et à l'inquiétude, son numéro, par ailleurs sympathique, ne rebondit pas au delà d'une geste connue d'office. Les acrobaties destinées à la vulgarisation traduisent peu ou prou la *moderatio* dans le propos. Mais il n'y a pas de quoi s'offusquer puisque «Thomas d'Aquin reconnaît l'office des histrions pourvu qu'ils gardent la mesure (*moderatio*) dans leur jeu, leurs paroles et leurs actes»⁴.

3. Citation attribuée à H. Rashdall et tirée de «Le *Speculum Doctrinale*, Livre III», thèse de doctorat de Serge Lusignan (1971). Ce dernier remercie Roland Houde qui lui a donné l'idée du sujet ainsi que «les premières bases bibliographiques».

4. Michel Sot dans son compte rendu de *La Raison des gestes dans l'Occident médiéval* de Jean-Claude Schmitt, *Le Monde*, vendredi 13 juillet 1990, p. 27.